

ANTHOLOGIE

Pour saluer Veilletet

**** OUI J'AI CONNU DES JOURS
DE GRÂCE, de Pierre Veilletet.

Arléa, 797 p., 22 €.

Aux premiers jours de janvier, dans son bel appartement bordelais, Pierre Veilletet est mort. C'était un grand type triste et élégant, ironique et blessé, guère commode et pourtant d'une infinie douceur. Celle de ceux qui donnent congé à leur époque bien avant de s'en aller vraiment. Voyageur sans autre bagage que le souvenir d'un voyage précédent, Veilletet aimait les villes (Bordeaux donc, d'un amour exigeant, mais aussi Lisbonne, Séville, Londres ou Gênes) qui s'offraient à lui comme des femmes adultères. N'ayant de cesse que de fuir ce qui attache et empiète sur le cruel exercice de sa liberté, il aimait aussi les nuages, les fleuves, la vie fugace. Il se serait voulu espion, torero ou pilote de course. Magnifique journaliste, il fut chacun d'eux. C'était un homme du Sud qui pouvait passer pour un gars du Nord mélancolique. C'était surtout un merveilleux écrivain (dixit Frank, Nourissier, Garcin). Qui saura s'en souvenir ? A coup sûr les Editions Arléa, qu'il contribua à fonder avec ses amis Catherine et Jean-Claude Guillebaud. Elles rééditent toute son œuvre sous le titre *Oui j'ai connu des jours de grâce*. Sept livres comme autant de piliers de la sagesse douloureuse. Rien à jeter, quelques merveilles, *Bords d'eaux*, *Le Vin*, *leçon de choses* ou *Mari-Barbola*. Veilletet nous manque. Lisons-le. C'est la seule façon de ne plus lui manquer.



DERRICK CEYRAC/MP